

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Milosz
L'exil et l'appartenance

Jozef Kwaterko

Volume 23, Number 3 (135), May–June 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kwaterko, J. (1981). Milosz : l'exil et l'appartenance. *Liberté*, 23(3), 38–42.

Milosz : l'exil et l'appartenance

JOZEF KWATERKO *

L'accolade qu'a reçue le lauréat du Prix Nobel 1980 de cette Pologne automnale en grève avait un sens hautement symbolique mais quelque peu ambigu. L'euphorie, les éloges au cours des soirées de poésie et des conférences académiques, tout en élevant Milosz au rang des chantres de la nation, étaient contaminés par un sentiment généralisé de responsabilité et de complicité, dû au silence qui depuis trente ans a entouré en Pologne son nom et son œuvre. Aujourd'hui que Milosz y est enfin publié et lu (bien que parfois mal compris) comme poète jusqu'à très récemment « proscrit », on se rend compte à quel point il était absurde — surtout après 1956, l'année de la déstalinisation — d'ostraciser, pour des raisons idéologiques, cette œuvre profondément humaniste, universelle par sa portée et si polonaise dans sa substance.

Lorsque, à cause des entraves du réalisme socialiste, Milosz décide en 1951 de quitter la Pologne pour s'établir en France et plus tard en Californie (où depuis 1960 il est professeur de littératures slaves à Berkeley), on retire automatiquement ses poèmes des librairies, des revues et des manuels d'histoire de littérature. La censure frappe même le projet de réédition de ses premiers recueils des années 1930, alors qu'avec le groupe des poètes catastrophistes *Zagary*, sa voix pressentait le désastre qui allait déferler sur l'Europe. On bannit jusqu'à ses poèmes de la résistance que les Polonais écoutaient lors des veillées littéraires organisées à Varsovie sous l'occupation nazie. Il reste certes pré-

* Jozef Kwaterko est né en 1950 à Varsovie. Professeur à l'Université de Varsovie, il est actuellement en stage d'études à l'Université de Montréal, où il prépare une thèse sur le roman québécois contemporain.

sent, sans droit de cité, dans le milieu des critiques et des écrivains et marque nombre de poètes de la jeune génération ; mais rares sont ceux qui peuvent le lire en polonais dans l'édition interdite de l'Institut littéraire de Paris, diffusée clandestinement sur place à tirage restreint. En vain, entre 1960 et 1977, deux maisons de Varsovie s'efforcèrent chaque année de l'inclure dans leurs plans d'éditions. Élaborée patiemment et obstinément à l'insu d'un peuple dont la langue lui donnait sa force de suggestion, à l'écart d'un pays dont elle possédait les parfums, les couleurs et les sons, cette œuvre a été condamnée à un lourd destin « expiatoire ».

En Amérique, Miłosz va radicalement assumer sa condition d'exilé. Il éprouvera l'exil comme un état naturel, comme un espace réel physiquement vécu et, du même coup, le ressentira comme métaphore, comme un espace spirituel et littéraire, un reflet métaphysique, en quelque sorte, de l'aliénation et du déracinement de l'homme-poète moderne. « L'exil — dira-t-il en 1967 à Montréal, lors de la Conférence mondiale de la poésie — est le destin du poète d'aujourd'hui, qu'il soit dans son pays ou à l'étranger, car il est presque toujours arraché à ce petit univers familier des coutumes et des croyances qu'il avait connu dans son enfance. Pris en soi, l'exil n'a rien de bon ni de mauvais, les gestes romantiques ou pathétiques n'y seraient pour rien et ne conduiraient qu'au mensonge. Il faut tout simplement accepter l'exil et tout dépend de l'usage que l'on en fera ».

L'exil, l'isolement et l'aliénation demeurent cependant les thèmes récurrents de sa poésie. Bien qu'il crée opiniâtrement en polonais, Miłosz reste le plus souvent incompris par ses compatriotes émigrés. Il lui arrive alors de traduire ses propres poèmes en anglais au prix des subtilités sémantiques, des allusions culturelles latentes ou manifestes mais perceptibles uniquement dans la langue d'origine. Son polonais expatrié rend compte à la fois d'un culte profond pour cette langue et d'un combat contre l'abâtardissement linguistique toujours menaçant.

Reclus dans l'espace multi-ethnique américain, Miłosz aura besoin d'affirmer ses doubles racines, lituaniennes et polonaises, de leur conférer une dignité, une noblesse morale. On assiste alors à une modulation lyrique des idiomes poétiques anciens, à un va-et-vient de vocabulaire légué par une tradition slave de la Renaissance, des Lumières et du Romantisme. *La Terre d'Urlo*

(1977), essai philosophique et journal à la fois, aide à cerner l'univers de Miłosz. On y entre dans le cercle de ses souvenirs et de ses fascinations : Blake, Swedenborg, Dostoïevski, Oscar Vladislav de Lubicz Miłosz, son cousin et Gombrowicz, son ami. Il y est toujours question du mysticisme, immanent à son sentiment quasi religieux de l'exil, inhérent à ses traductions : Blake, les Psaumes de David, le Livre de Job, l'Évangile de saint Marc, la Bible.

Pour Miłosz, l'exil marque cependant l'évolution de son discours poétique et c'est là qu'il va multiplier ses idiomes. L'historicité, partie intégrante du symbolisme polonais et de l'avant-garde de l'entre-deux-guerres, devient chez Miłosz plus qu'un fait purement littéraire. Le sujet lyrique qui tentait de dialoguer avec l'Histoire pour braver son inhumanité apparaîtra désormais comme témoin impartial de son cours qu'il guettera en solitaire. Le poète fait plus souvent appel au concret, récuse la métaphore. La tendance à la simplification de la forme, à la prosodie traditionnelle (la métrique régulière, les strophes de transition) se fait plus forte. Dans son *Traité poétique* (1957) il parle d'une nouvelle *diction* que la poésie doit chercher au-delà de la doctrine de l'art pur, aux dépens même de la correction littéraire. Pour Miłosz, le concret et l'empirique sont des éléments qui entraînent la franchise et peuvent, par là même, soutenir la logique du discours intellectuel, rendre plus précise, plus tangible la portée symbolique de la narration poétique. Les figures et motifs anciens, les citations mythologiques peuvent ainsi glisser brusquement vers le concret et l'explicite.

Le syncrétisme est ce qui est propre à cette poésie et fait qu'elle apparaît moderne dans son classicisme même. Il semble que Miłosz ait parfaitement senti cette observation de Valéry (dans *Situation de Baudelaire*) pour qui le classicisme était moderne parce qu'il venait après. La modernité de Miłosz, c'est surtout sa capacité de saisir et de déchiffrer les situations complexes avec lesquelles nous vivons en conflit permanent. On a dit qu'il était le poète de la mémoire fragmentée. Il semble que ce qui donne à son œuvre sa profondeur dramatique et témoigne d'un sens profond de l'histoire, ce soit effectivement cette dualité douloureusement éprouvée de la mémoire. Avec son impératif de fidélité au vécu et au présent cette mémoire lui a permis de pré-

server son propre héritage culturel et de pénétrer l'étendue des expériences modernes. Elle est ce lieu de rencontre de la littérature et de la littéralité, le lieu de filiation d'une langue et d'une culture en somme périphériques avec les réalités universelles. L'évocation des forêts vierges de sa Lituanie natale, des images de Varsovie souffrante où il a vu des bibliothèques carbonisées par des lance-flammes, des paysages de la Californie où il promène sa carcasse de vieux professeur, le déchirement lancinant d'une imagination élargie par sa sensibilité et son savoir, toutes ces expériences atteignent à une synthèse saisissante de notre cosmos humain.

Avant le Nobel, Miłosz s'est déjà vu attribuer trois prestigieux prix littéraires : Prix littéraire européen, Neustadt International Prize for Literature et Prix Guggenheim. Ses trois recueils de poèmes parus en anglais et surtout son anthologie *Postwar Polish Poetry* ont eu un grand succès auprès des jeunes poètes américains. En France où sont édités ses deux romans, *la Prise du pouvoir* et *Sur les bords de l'Issa*, on connaît surtout son essai *la Pensée captive*. À Paris (Gallimard) et à Lausanne (L'âge d'homme) sa poésie vient seulement de paraître.

Aujourd'hui, les écrivains polonais tiennent Miłosz pour le plus grand poète polonais vivant. Urszula Koziol, femme poète de la jeune génération, parlera ainsi de ces retrouvailles :

« Aujourd'hui, la main du censeur, tremblante, habituée aux bifures et suspendue vigilement sur mes mots, celle qui pendant tant d'années décapitait dans un excès de zèle les sommets de mes phrases, celle qui gommait tant de sens de chacun de nos énoncés pour nous les enfoncer de nouveau dans la gorge — regardez ! — cette main toujours prête à devancer même l'intention, le concept, l'allusion — elle n'effacera tout de même pas de mon texte d'aujourd'hui le nom de Czesław Miłosz, le grand poète polonais. C'est par sa propre gloire et par la beauté de ses poèmes — qui comme un souffle pur vont se répandre largement dans nos cœurs et nos pensées — qu'il saura nous soutenir dans nos gestes gauches de redressement, hors du repli dans lequel nous avons été trop longtemps engourdis. »

Dans sa hantise de vérité, l'œuvre de Miłosz apparaît actuellement dans tout son pouvoir de conscience pour une nation éprouvée et incertaine dans son éveil. Elle affirme en même

temps sa profonde appartenance à l'espace indivisible et proprement littéraire de la polonité : celui de l'émigration où paradoxalement elle fut la plus grande (Mickiewicz, Slowacki, Gombrowicz)* et celui propre au pays où souvent le dogmatisme la condamnait à un circuit souterrain. A Gdansk, sur le monument commémoratif érigé en hommage aux ouvriers, victimes de leur révolte de 1970, on voit gravé le verset 29 des *Psaumes de David* traduit par Milosz : « Le Seigneur donnera la force à son peuple, Le Seigneur donnera à son peuple la bénédiction de la Paix ».

* Georges Lisowski, venu en 1974 à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, a parlé de cette littérature polonaise de l'émigration qui, au XIX^e siècle, a littéralement aidé à la survie d'un peuple opprimé (cf. *Liberté* Nos 97/98, 1975).